

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°75

POUL Anderson :
vers l'infini et au-delà !

Jean-Marc Ligny en version 3.0

Ken Liu fait son meilleur des mondes

Sommaire

► Interstyles

- Tout voyage s'arrête 6
Poul ANDERSON
- Reallife 3.0 18
Jean-Marc LIGNY
- Faits pour être ensemble 30
Ken LIU
- In memoriam 54
Poul ANDERSON

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 68
- Le coin des revues,
par Thomas Day 96
- A la chandelle de maître Doc Stolze :
le roman-feuilleton, hier et aujourd'hui
par Pierre Stolze 100
- Paroles de Libraire : pleins feux sur Galaxy-Bis
par Philippe Boulier 106
- AU TRAVERS DU PRISME : POUL ANDERSON
- Le pèlerin de l'espace et du temps :
vie et œuvre de Poul Anderson,
par Jean-Daniel Brèque 110
- Portrait de l'auteur en jeune homme :
les débuts de Poul Anderson,
par Gordon R. Dickson 126
- La parole du barde : deux entretiens avec Poul Anderson,
Par Charles Moreau & Richard D. Nolane 131
- Les années Fiction, de l'idylle au divorce,
par Philippe Boulier 138
- Les premiers princes marchands : la ligue polesotechnique,
par Philippe Boulier 143
- Le dernier paladin : l'empire terrien,
par Erwann Perchoc 147
- Histoires d'histoire, la Patrouille du temps,
par Xavier Mauméjean 151
- Le Vieux Phénix, ou l'uchronie déconstruite :
Poul Anderson et les classiques,
par Eric Picholle 157
- Des étoiles par centaines,
cartographie des univers andersoniens 162
- SCIENTIFICTION
- Godzilla : trop de la bombe !
par Roland Lehoucq & Jean-Sébastien Steyer 180
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 188
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

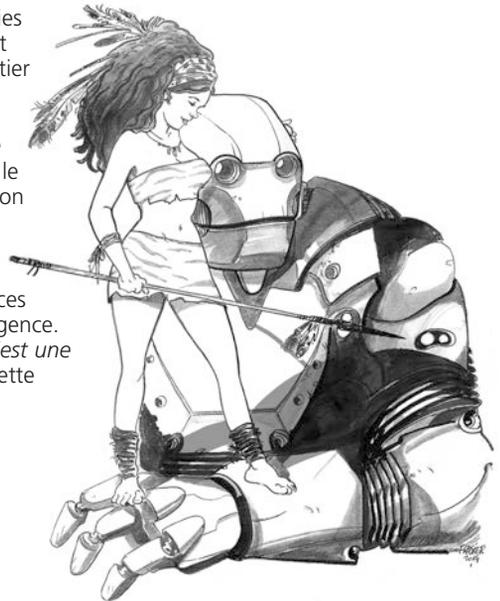
.....

Dans Hysteresis, très beau roman de Loïc Le Borgne (on ne cherchera pas ici trace d'objectivité critique : après tout, le roman en question, j'en suis l'éditeur...), l'auteur dépeint un monde retourné à la ruralité, une humanité (ce qu'il en reste, disons) contrainte à se réapproprier un mode de vie préindustriel des plus douloureux suite à ce que Le Borgne appelle la « Panique », à savoir l'effondrement de la société marchande et capitaliste, notre monde, celui d'aujourd'hui, cette construction sociale résolument occidentale toute entière contenue dans un mot unique : « croissance ». Qu'on se rassure, loin de moi l'idée d'adresser dans ces lignes une charge hors sujet à l'encontre d'une quelconque idéologie consumériste (encore que...), mais bien plutôt d'interroger l'état du genre SF et la désaffection dont il fait l'objet — on y reviendra... Donc, la Panique, le grand crash, l'épuisement des ressources, la mondialisation vaporisée, le repli, le recentrage drastique et au quotidien : manger ou être mangé. Or, il s'avère qu'il y a peu, Loïc Le Borgne et sa Panique se sont trouvé un allié de poids : la... Nasa. Eh oui, l'agence spatiale américaine, et plus spécifiquement une de ses antennes, le Goddard Space Flight Center, qui, regroupant sociologues et autres naturalistes sous la houlette du mathématicien Safa Motesharrin, a accouché de HANDY (pour Human and Natural DYnamical), un modèle d'études prédisant rien moins que la fin de notre civilisation dans quelques décennies.

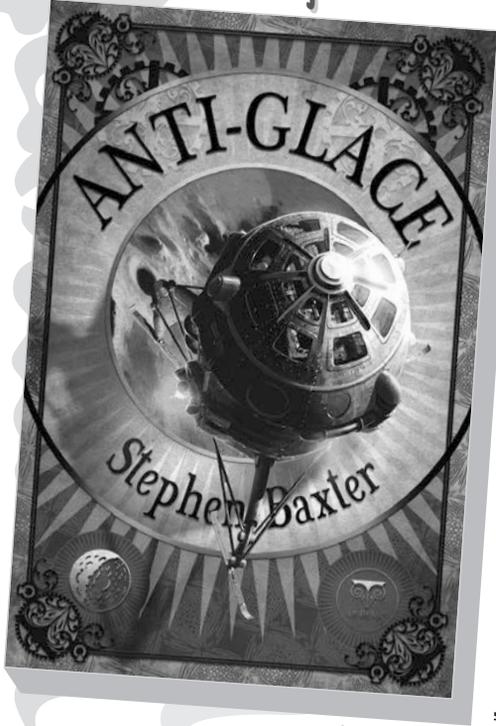
La Panique, donc... Pour nous, lecteurs de SF, ce que nous dit HANDY (relayé par le *Guardian*, puis, en français, d'abord la RTBF, suivi du *Monde*, *Rue 89* ou encore *Slate.fr*) n'a rien de bien nouveau : la surpopulation, le climat, l'eau, l'agriculture et l'énergie constituent les cinq facteurs qui, de tout temps ou presque, ont conduit à la chute des civilisations humaines. Jared Diamond, déjà, dans **Effondrement** (chez « Folio essais » ; un livre essentiel), expliquait comment les ennus des mayas débutèrent le jour où ils se lancèrent dans la déforestation à outrance et la monoculture du maïs... Interrogé par *Le Monde* en 2012, Diamond confiait : « *L'humanité est engagée dans une course entre deux attelages. L'attelage de la durabilité et celui de l'autodestruction. Aujourd'hui, les chevaux courent à peu près à la même vitesse, et personne ne sait qui va l'emporter. Mais nous saurons bien avant 2061, quand mes enfants auront atteint mon âge, qui est le gagnant.* » Désormais, ce que nous dit HANDY, c'est que l'autodestruction met les bouchées doubles. « *La rareté des ressources provoquée par la pression exercée sur l'écologie et la stratification économique entre riches et pauvres ont toujours joué un rôle central dans le processus d'effondrement. Du moins au cours des cinq mille dernières années* », synthétise le *Guardian*. D'où, toujours d'après HANDY, divers scénarios possibles mais qui se résument pour l'essentiel à une surconsommation des élites, l'accaparement des ressources par les castes dirigeantes qui provoque la famine du plus grand nombre, puis la disparition pure et simple des exploités, chose qui, bien sûr, génère l'effondrement global de la société (on rappellera pour mémoire que l'ONG Oxfam, dans un rapport publié le 17 mars dernier, soulignait que les cinq familles britanniques les plus fortunées possédaient à elles seules davantage que les vingt pour cent les plus pauvres de tout le Royaume, soit 12,6 millions de personnes...). Bref, la masse des crève-la-faim disparaît, ce qui, par effet de ricochet, finit par faire disparaître les nantis à leur tour. Et ce dans des termes si courts qu'en définitive, le changement climatique n'aura pas le temps d'exercer un impact majeur sur la situation, pas plus que les progrès technologiques, d'ailleurs, susceptibles de résoudre ces défis — les progrès induisent des effets pervers en accroissant la consommation et, de fait, la raréfaction des ressources. Et le modèle HANDY de conclure à la (mince) possibilité d'évitement de ces scénarios catastrophes par la nécessaire réduction des inégalités économiques afin d'assurer une meilleure répartition des

ressources, tout en privilégiant une gestion des denrées non renouvelables, le tout à condition d'arrêter de faire des gamins à tour de bras. Autant dire que ce n'est pas gagné... Bref, on le sait depuis un moment (disons, le milieu des années 90) : la science-fiction s'est fait rattraper par la réalité. A l'heure où la Nasa prévoit la fin du monde tel qu'on le connaît, à une époque où on découvre que des organismes étatiques sont à même de mettre l'ensemble d'une nation sur écoute (le sympathique programme Mystic de la NSA, testé dès 2009...), bref, alors que le monde bascule dans... autre chose, et au-delà des bouleversements strictement éditoriaux souvent évoqués ici même : où est la place de la science-fiction ? Au regard de l'effritement des ventes, en France mais aussi à l'étranger, de la fragmentation des repères SF (en genres et sous-genres éphémères, fabriqués et hyper-ciblés), du pillage de ses codes par tout et n'importe quoi et de sa cannibalisation en rayon jeunesse, on serait tenté de répondre : nulle part. Gérard Klein, en son temps (1977), dans un article publié par la revue *Europe*, affirmait que tant « *qu'il y aura une culture dominante, et par suite des damnés de cette culture, de telles subcultures [comme la SF] naîtront.* » Sauf qu'on est aussi en droit de se demander si, justement, la SF est toujours une subculture. On l'a dit, nous vivons dans un monde de science-fiction, un monde qu'on annonce, sinon condamné, face à des défis de fond, pour le moins. Les codes du genre ont infusé partout : la SF est devenue mainstream, et ce sans que la SF elle-même, pas plus que l'intelligentsia culturelle, d'ailleurs, ne l'ait véritablement réalisé. Le monde a changé, et sacrément. « *Face à ces mutations, sans doute convient-il d'inventer d'inimaginables nouveautés* », nous dit Michel Serres dans son essai « *Petite Poucette, les nouveaux défis de l'Éducation* ». « *Pourquoi ces nouveautés ne sont-elles point advenues ? ajoutez-t-il. J'en accuse les philosophes, dont je suis, gens qui ont pour métier d'anticiper le savoir et les pratiques à venir, et qui ont, comme moi, ce me semble, failli à leur tâche.* » Pendant des années, la SF, elle, n'a pas failli à la sienne : nous vivons dans un monde de science-fiction — répétons-le encore —, un monde maintes fois annoncé par nos aînés frères de genre.

Ce monde a placé notre littérature au cœur des vies de tout un chacun, de notre quotidien. Ce constat fait, il incombe désormais à la science-fiction d'initier sa révolution sous peine de disparaître, d'ouvrir large la fenêtre d'un futur envisageable, c'est-à-dire viable, de ne plus se contenter, comme elle le fait trop souvent, d'être ce messager courbé sous le poids de ses mauvaises nouvelles, messager dont on ne tranche plus la tête depuis longtemps, mais qu'on ignore sous l'effet de l'évidence. La SF doit se réinventer et proposer plutôt que ressasser, réenchanter un futur possible, inventer ces « nouveautés » qu'évoque Michel Serres. Il y a urgence. « *L'optimisme n'est pas une attitude de l'esprit, c'est une nécessité* », a dit Albert Jacquard. Faisons loi de cette nécessité. Et créons...



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **Anti-glace**, de Stephen Baxter, 300 pages de délire steampunk, entre le H.G. Wells des Premiers hommes dans la Lune et le Jules Verne de De la Terre à la Lune !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°76 ; je reçois gratos **Anti-glace**, un livre qui décoiffe même les chauves, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°76, je reçois gratos **Anti-glace** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du Bifrost n°76, le 23 octobre 2014.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



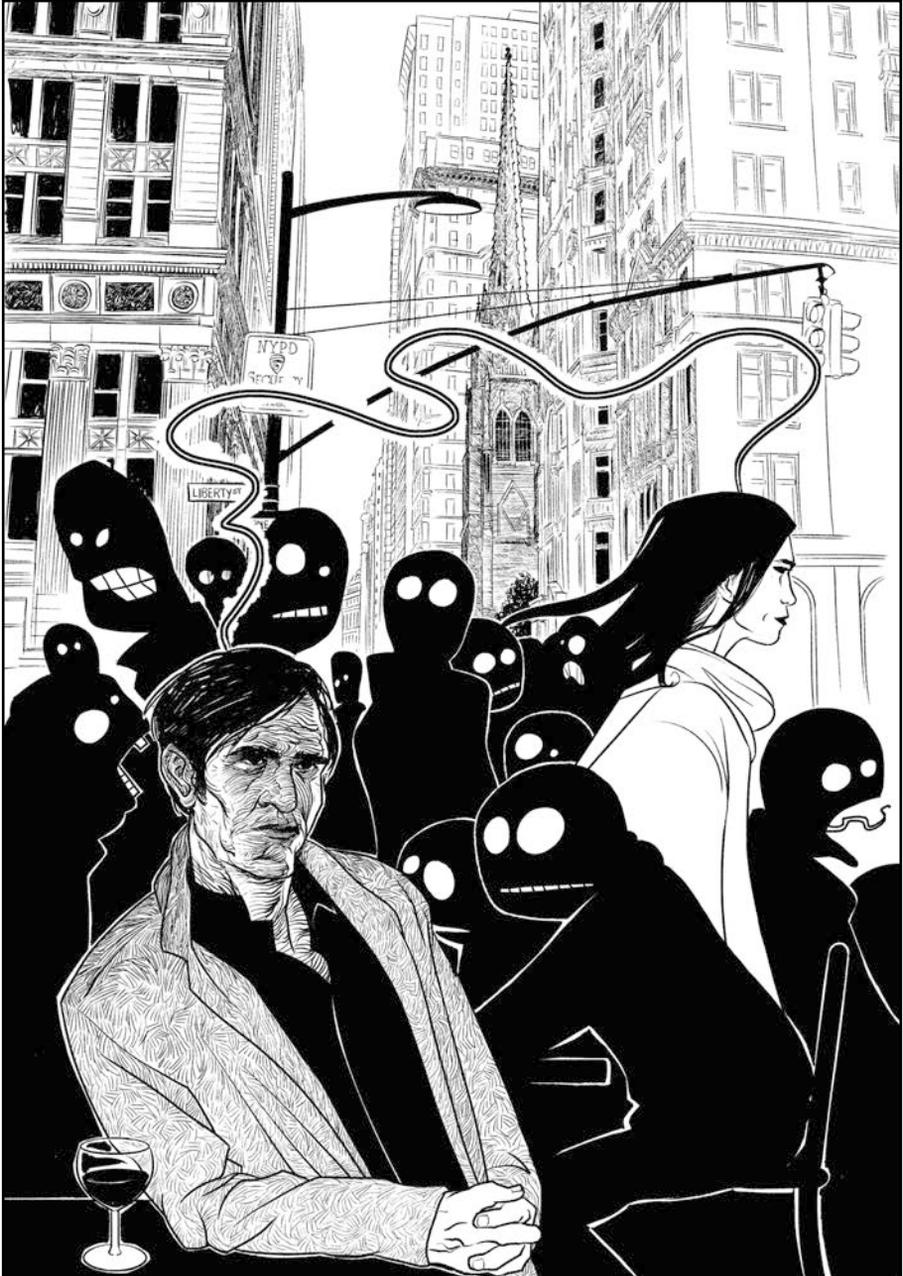
Poul Anderson
Jean-Marc Ligny
Ken Liu

.....

Poul ANDERSON

Cette nouvelle figure parmi celles de son auteur qui furent souvent reprises en anthologie — aux Etats-Unis, bien sûr, mais aussi en France, où on ne compte pas moins de trois rééditions, dont une dans un ouvrage aux prétentions didactiques. Il faut dire qu'elle illustre à merveille le personnage du mutant télépathe. Publiée en 1957, elle échappa à l'*Astounding* de John W. Campbell, pourtant à l'époque toqué de pouvoirs psi, peut-être à cause de sa tonalité plutôt amère. Son titre fait référence à une citation de Shakespeare, extraite de *La Nuit des rois* (« Tout voyage s'arrête au rendez-vous d'amour », dans la traduction de François-Victor Hugo). Signalons aux amateurs d'intertextualité que cette phrase sert de leitmotiv au célèbre roman de Shirley Jackson, *Maison hantée*, paru deux ans plus tard — Jackson connaissait bien *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, où du reste elle publia quelques nouvelles —, un roman où il est aussi question de deux esprits qui communiquent par la pensée, qui s'attirent et se repoussent... avec une tout autre conclusion. Et son influence ne s'arrête pas là : « J'ai lu ce texte quand il est sorti et il m'a fait très forte impression. [...] Il faisait sûrement partie des éléments dont je disposais quand j'ai écrit *L'Oreille interne* », déclara Robert Silverberg en 2009. Un texte essentiel, donc, que nous sommes fiers de vous présenter dans une traduction restaurée.

*Tout voyage
s'arrête*



— **H**ONORAIRES DU MÉDECIN & pincements au cœur mais ce n'est sûrement pas grave une simple indigestion & dîner hier soir & Audrey me faisait de l'œil & comment diable être sûr de mon coup & peut-être qu'en demandant tout simplement & j'aurai l'air d'un ballot si elle—
—sombre crétin & on donne le permis de conduire à n'importe qui & oh oui l'examineur a été indulgent avec moi mais je n'ai pas encore eu d'accident grave & ô mon dieu du sang du sang partout d'accord j'ai peur de conduire mais les autobus ne valent rien & devant à trois pas & homme à chapeau vert & zut j'ai grillé le feu rouge—

En quinze ans, on s'y habitait, plus ou moins. Il arrivait à marcher dans la rue en gardant ses pensées pour lui tandis que la marée de voix muettes se réduisait à un murmure confus dans son cerveau. Bien sûr, de temps en temps, il recevait quelque chose de moche, comme un hurlement dans le crâne.

Norman Kane, qui était venu à Berkeley par amour pour une fille qu'il n'avait jamais vue, arriva au coin d'University Avenue et de Shattuck Avenue au moment même où le feu passait au vert. Il fit halte et prit une cigarette entre ses doigts jaunis par la nicotine tandis que les voitures roulaient au ralenti sous ses yeux.

C'était un moment peu favorable, quatre heures et demie, une foule de systèmes nerveux recrus de fatigue rentraient chez eux, emplis de haine pour les piétons comme pour les automobilistes. Peut-être aurait-il dû rester dans le bar de San Pablo Avenue. Un havre de fraîcheur et de pénombre agréable, tenu par un barman à l'esprit engourdi d'une douce somnolence, où Kane aurait pu effacer de sa conscience la présence de la femme.

Non, sans doute pas. Une fois que la ville vous a mis les nerfs à vif, impossible de résister à la fange de certains cerveaux.

Bizarre, songea-t-il, que les plus raffinés en apparence soient les plus terriblement pervers à l'intérieur. Jamais ils n'auraient l'idée de mal se conduire en public, mais juste au-dessous du niveau de la conscience... Mieux valait ne pas y penser, ne pas se rappeler. En tout cas, Berkeley était préférable à San Francisco ou à Oakland. Plus la ville était grande, plus elle semblait renfermer de mal, à trois centimètres sous l'os frontal des gens. New York était pratiquement inhabitable.

Un jeune homme attendait près de Kane. Une fille arriva sur le trottoir, jolie, avec de longs cheveux blonds et un corsage bien rempli. Kane



se focalisa machinalement sur elle : oui, elle avait un appartement privé, dans un immeuble qu'elle avait choisi pour son concierge tolérant. Le sentiment de déprivation fit frémir les nerfs du jeune homme. Il déshabilla la fille du regard, et elle passa... simple mouvement harmonieux.

Dommage. Ils auraient pu prendre du plaisir ensemble. Kane gloussa intérieurement. Il n'avait rien contre la franche luxure, du moins dans son esprit conscient et libéré ; s'il subsistait un certain degré de puritanisme dans son subconscient, il n'y pouvait rien. Seigneur ! on ne peut pas être à la fois télépathe et prude. La vie des gens, c'est leur affaire, tant qu'ils ne font pas trop de mal aux autres.

—l'ennui, songea-t-il, c'est qu'ils me font du mal, mais je ne peux pas le leur dire, ils me réduiraient en pièces qu'ils piétineraient ensuite, le gouvernement / l'armée / n'apprécierait pas qu'on puisse lire leurs secrets, mais leur colère nourrie par la peur ne serait qu'un caprice d'enfant à côté de la furie aveugle du commun des mortels (père attentif bon mari honnête travailleur patriote ardent) dont on connaîtrait les péchés secrets, on peut parler à un prêtre ou à un psychiatre parce que ce ne sont que des mots & qu'il ne vit pas vos échecs avec vous—

Le feu passa au rouge et Kane entreprit de traverser. C'était une belle journée d'automne — non que cette région eût des saisons nettement tranchées —, fraîche et ensoleillée, avec une petite brise venue de l'océan. A quelques rues de distance, le campus était une oasis de verdure bien entretenue sous les collines brunies.

—écorché vif & brûlé brûlé brûlé la chair pourrissante décomposée & les os les os blanchis durs propres qui sortent gwtjklfmx—

Kane s'arrêta net. Dans son vertige, il sentait que sa chemise était inondée de sueur.

Et l'homme qui venait de le croiser avait l'air tellement ordinaire !

« Hé là, mec, réveille-toi ! Tu veux te faire écraser ? »

Kane reprit le contrôle de lui-même et acheva de traverser la rue. Il y avait un banc à l'arrêt d'autobus ; il s'y laissa tomber le temps de cesser de trembler.

Certaines pensées étaient insoutenables.

Il connaissait un moyen de se remettre. Il repensait au père Schliemann. L'esprit du prêtre était comme un puits, un puits profond sous des arbres mouchetés de soleil, dont la surface s'égayait de quelques feuilles aux teintes automnales... mais dont l'eau avait un goût minéral, acide, un parfum de terre vivante. Il avait souvent cherché refuge auprès du père Schliemann, du temps de sa puberté, quand ses facultés télépathiques avaient commencé à s'éveiller. Depuis lors, il avait croisé des esprits



sains, des esprits heureux, mais aucun qui fût aussi serein, aussi vigoureux sous sa gentillesse.

« Je ne veux pas que tu traînes chez ce papiste, mon fils, tu m'as compris ? » Son père, cet homme maigre et implacable qui portait toujours une cravate noire. « Avant de t'en apercevoir, tu en seras à adorer des images sculptées, tout comme lui.

– Mais ce ne sont *pas...* »

Les oreilles lui sifflaient encore de la gifle qu'il avait reçue. « Monte dans ta chambre ! Tu ne redescendras pas avant demain matin. Et d'ici là, tu me sauras par cœur deux autres chapitres du *Deutéronome*. Peut-être que cela t'apprendra ce qu'est la vraie foi chrétienne. »

Kane eut un sourire amer et alluma une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Il savait qu'il fumait trop. Et qu'il buvait... mais sans excès. Ivre, il restait sans défense devant les flots de pensées atroces.

Il avait dû s'enfuir de chez lui à quatorze ans. Sinon, ç'aurait été le conflit ouvert et la maison de correction. Evidemment, cela l'avait éloigné du père Schliemann, mais comment diable un adolescent sensible aurait-il pu cohabiter avec le cerveau de son père ? Les psychologues admettaient-ils à présent qu'on puisse être à la fois sadique et masochiste ? Kane *savait* que cela existait.

Dieu merci, la portée télépathique n'est que de quelques centaines de mètres au maximum. Et un gamin qui lit dans les pensées n'est pas tout à fait sans ressources ; il peut éviter les autorités aussi bien que les pires horreurs de la pègre. Il peut trouver un couple convenable, d'âge moyen, à l'autre bout du continent, et se faire adopter.

Kane se secoua pour enfin se relever. Il jeta sa cigarette et l'écrasa sous son talon. Un millier d'exemples lui disaient l'obscur symbolisme sexuel que comportait cet acte, mais bon sang... c'était également une méthode pratique. Les armes à feu aussi sont phalliques, mais il y a des moments où on en a besoin.

Les armes : il ne put s'empêcher de grimacer en se rappelant qu'il avait fui la conscription en 1949. Il avait assez voyagé pour savoir que son pays valait la peine d'être défendu. Mais il n'avait pas eu de difficulté à circonvier le psychiatre et à se faire diagnostiquer comme psychonévrosé incurable — ce qu'il serait immanquablement devenu après deux ans passés parmi des hommes aux désirs réfrénés. Il n'avait pas eu le choix, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de déchéance.

— *ne péchons-nous pas tous / absolument tous / y a-t-il une seule créature humaine qui n'ait son fardeau de honte ?*—



Un homme sortait du drugstore près de lui. Kane lui fouilla l'esprit, par oisiveté. On peut pénétrer profondément dans le moi d'un autre quand on le veut ; d'ailleurs, on ne peut pas se retenir. Il est impossible de ne capter que des pensées formulées : l'organisme est trop étroitement intégré. La mémoire n'est pas un simple classeur, mais bien un processus continu au-dessous du niveau de la conscience ; dans un sens, on revit sans cesse tout son passé. Et plus le souvenir renferme de charge émotive, plus il rayonne avec puissance.

L'inconnu s'appelait... peu importe. Sa personnalité était comme une signature inimitable, tout autant que ses empreintes digitales. Kane avait pris l'habitude de considérer les gens comme un symbole topographique multidimensionnel ; leur nom n'était que jargon arbitraire.

Il était maître assistant de lettres à l'université. Quarante-deux ans, marié, trois enfants, remboursant le prêt immobilier d'une maison à Albany. Un type sobre et constant, mais sociable, aimé de ses collègues, prêt à venir en aide à ses amis. Il pensait à ses cours du lendemain, ainsi qu'à un film qu'il désirait voir, et, au fond de lui, redoutait d'avoir un cancer en dépit de ce que disait son médecin.

Enfouie dans les tréfonds, la liste de ses crimes secrets. Dans l'enfance : le chat qu'il avait torturé, ses appétits œdipiens bien dissimulés, la masturbation, de menus larcins... la routine. Plus tard : il avait triché à quelques examens, il avait fait une ridicule tentative avec une fille, sans résultat parce qu'il était trop nerveux, il avait voulu resquiller à la cafétéria et s'était fait sèchement expédier en bout de queue (et, Dieu soit loué, Jim, qui en avait été témoin, habitait maintenant Chicago)... encore plus tard : le souvenir pénible d'incontrôlables borborygmes stomacaux lors d'un dîner officiel, une femme dans une chambre d'hôtel un soir d'ivresse lors d'un congrès, une lâcheté, il avait laissé renvoyer le vieux Carver parce qu'il n'avait pas eu le courage de protester devant le doyen... et pour le présent : son petit dernier était méchant, geignard, morveux, mais on ne peut pas montrer ce qu'on pense vraiment, seul dans son bureau il lisait Rosamond Marshall⁽¹⁾, il était troublé par les jeunes seins sous les pull-overs moulants, et les rivalités académiques mesquines, et cette bonne note imméritée qu'il avait donnée au jeune Simonson parce que ce garçon était si beau, et les crises de panique et de sueées nocturnes quand il pensait à la mort qui anéantirait sa conscience...

Et après ? C'était un brave homme, ce maître assistant, bon et honnête, et ses conflits ne regardaient que lui et l'Archange Gabriel. Rares

(1). Écrivain américaine (1902-1957), auteure de romans pour la jeunesse et de romans historiques et sentimentaux. [NDRC]



étaient les pensées qu'il avait traduites en actes, et elles le resteraient. Qu'il se charge tout seul de les enterrer. Kane cessa de se concentrer sur lui.

Le télépathe était devenu indulgent. Il n'attendait pas grand-chose de ses semblables ; aucun n'était conforme à son masque, sauf peut-être le père Schliemann et quelques rares autres... et ceux-là aussi étaient humains, avec des faiblesses humaines, la seule différence étant qu'ils avaient trouvé la paix. Ce qui le faisait grimacer, c'était leur universel sentiment de culpabilité. Lui-même ne valait guère mieux. Peut-être était-il pire, mais c'était sa vie qui l'y avait poussé. Si l'on possède des pulsions sexuelles normales, par exemple, mais qu'on ne peut pas cohabiter avec les pensées d'une femme, la vie devient une succession de brèves rencontres ; il n'y a pas d'autres recours, même si une éducation austère vous le reproche.

« Excusez-moi, auriez-vous du feu ? »

—lynn est morte / je n'arrive pas encore à comprendre que je ne la verrai plus jamais & on finit par se remettre à vivre même si c'est à la petite semaine mais comment fait-on entre-temps comment supporte-t-on ces nuits de solitude—

« Bien sûr. » *—c'est peut-être ça le pire : partager les peines sans pouvoir les soulager et ne pouvoir donner que du feu pour allumer une cigarette—*

Kane remit les allumettes dans sa poche et se dirigea vers l'université, faisant de nouveau halte dans Oxford Street. Deux vastes bâtiments se dressaient à gauche ; d'autres se distinguaient devant et à droite, à travers un écran d'eucalyptus. Le soleil et l'ombre se partageaient la pelouse. Dans l'esprit d'un étudiant qui passait, il lut où se trouvait la bibliothèque. Une grande bibliothèque... peut-être renfermait-elle une indication, enfouie dans les classeurs de périodiques. Il avait déjà trouvé le prétexte pour obtenir la permission d'y fureter : un jeune auteur faisant des recherches pour son prochain roman.

En traversant Oxford Street, Kane sourit intérieurement. Ecrire était pour lui la seule occupation possible : il pouvait habiter la campagne et se tenir loin de l'insistance compacte de l'esprit de ses semblables. Et grâce à ses moyens d'investigation sur l'âme humaine, cinq minutes passées à un coin de rue lui fournissaient une douzaine d'intrigues et il y gagnait largement sa vie. La seule difficulté était d'éviter la publicité, les rendez-vous avec les éditeurs à New York, les séances de dédicace, les thés littéraires... tout cela lui déplaisait. Mais on peut rester anonyme à condition d'insister.